

FRAGMENTATION
SYMPHONIQUE
Saison 3

EM MERLYNG



EM MERLYNG

Fragmentation
Symphonique
Saison 3

© EM MERLYNG, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3641-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*« Avec le temps, ce qui compte, ce n'est pas ce qu'on a, mais ce à quoi on
renonce ».*

Carlos Ruiz Zafon

Lou et Tom :

Un jour on se réveille et on se rend compte que l'on a traversé presque deux dizaines d'années et que la majorité de ses enfants attend à quai, juste devant sa porte, un pied glissé dans son entrebâillement.

Ce Printemps, c'est la saison de la prise de conscience du temps qui a passé et qui sur sa lancée nous emmène ailleurs.

Rien ne sera jamais plus comme avant, ni moins bien, ni mieux, tout sera juste différent.

Lou et Tom, cette Sonate Mineure, vous la découvrirez peut-être comme un clin d'œil facétieux de votre père.

Mais plus tard quand à votre tour vous serez mère et père, vous l'écoutez à nouveau, et lui trouverez je l'espère, une sonorité remplie de tendresse.

Le Printemps : 3^{ème} mouvement

SONATE MINEURE

*« Voici le **printemps** ! Le jour naît couronné d'une aube fraîche et tendre ; Le
soir est plein d'amour ; La nuit on croit entendre,
À travers l'ombre immense et sous le ciel béni,
Quelque chose d'heureux chanter dans l'infini ».*

Victor Hugo

SONATE en DO DIÈSE MINEURE

— Daddy, est-ce que tu réalises que ça y est ?
Enfin... Nous y sommes !

Où ? Où étions-nous ?

Quel était cet endroit mystérieux que ma fille et moi venions d'atteindre ?

Avec une certaine impatience, à en croire son excitation ?

En ce qui me concernait, j'étais dans mon fauteuil, seul avec Beethoven.

Un casque sur les oreilles, le volume au maximum, je me laissais assourdir par un de ses chefs-d'œuvre :

Sonate en do dièse mineur.

J'avais le sentiment que rien ne viendrait perturber cette journée, à un bémol près.

Ma fille continuait de s'agiter devant moi, battant la mesure avec une baguette imaginaire :

— Ça y est Daddy ! Dans quelques jours... Je suis majeure !

Je me souviens de ce moment avec une précision de métronome.

J'étais exactement entre la fin de l'Adagio Sostenuto et le début du deuxième mouvement Allegretto.

À travers mon casque embué, je distinguais vaguement les bras de ma fille accélérer la cadence, me signifiant que je ne profiterais pas du Presto Agitato qui suivait.

C'est avec un certain fatalisme que je mis fin à ma conversation intime avec le Maestro.

Cette sonate, composition musicale pour deux instruments, prenait une résonance inattendue :

Ma fille et moi étions en train de coulisser comme deux trombones dans un même mouvement.

— Daddy, tu m'écoutes ? Je te pose une question, là ?

— Oui ? ! Je suis censé réaliser quoi ma chérie ?

— Cela te fait quoi mon petit papa chéri d'avoir une fille qui va bientôt avoir 18 ans ?

Il paraît que Beethoven, pendant qu'il composait cette « *Sonate numéro 14 en do dièse mineur opus 27 numéro 2* » pour les fins rigoristes, dite « *Sonate au clair de lune* » pour les gros amateurs, commençait à prendre conscience de sa surdité naissante.

À cet instant, je jalousais ce grand homme.

Quel privilège de pouvoir s'abriter derrière une déficience auditive. Mais je n'avais pas le courage de m'octroyer cette fausse excuse.

Ainsi devais-je donc me résigner à interrompre un Allegretto qui me transportait dans un splendide ailleurs conjugué au présent, pour prêter l'oreille à ma fille qui me criait sa future majorité ?

Dans quelques jours, j'allais donc accoucher d'une fille de 18 ans.

Rien que d'y penser, j'en perdais les eaux. J'aurais préféré m'y noyer, ou disparaître de l'autre côté d'un guichet, m'abriter derrière une paroi de plexiglas. Mais au regard insistant de ma fille, je comprenais que mon silence ne constituerait en aucun cas une réponse audible - « *Parlez... Parlez dans l'hygiaphone, t'as pas besoin de sonner... Demande à l'interphone* » hurlait Jean-Louis Aubert, dont la distorsion de sa guitare Gibson avait définitivement écrasé la pédale du piano Steinway de Beethoven.

— Eh bien écoute ma fille, sache que je suis le plus heureux des papas.

Seul un mensonge pouvait sur le moment camoufler mon angoisse.

« *Elle allait avoir dix-huit ans, ça la rendait presque insolente... De certitudes* » prévenait Dalida dans une version plus masculine.

Concernant ma fille, j'avais le souvenir qu'avant l'insolence de ses certitudes, elle exprimait déjà à l'âge de cinq ans l'impatience de ses convictions - *papa, plus tard tu verras quand je serais grande... -*.

Toute petite déjà elle semblait avide d'atteindre ce prometteur ailleurs, ce monde de liberté, ce chant de tous les possibles, cette symphonie aux airs de nouveau monde : L'âge adulte.

L'adolescence venant, les quelques centimètres gagnés avaient rendu ses intentions plus ambitieuses - *papa, tu verras quand je serais majeure, je prendrai la liberté de... -*.

Du temps de ma génération, les réponses parentales à ce type de revendication étaient - *ma petite, tant que tu vis sous mon toit et que je t'entretiens, tu oublies*

la liberté et tu écoutes ce que j'ai à te dire -.

Force est de constater qu'une génération plus tard, la réponse parentale s'alourdissait d'une légère atténuation - *bien sûr mon enfant, on verra ma grande, rien ne presse, on a le temps d'en discuter... -.*

La peur de voir l'oiseau quitter trop tôt sa cage incitait à une certaine prévenance : « *Je sais qu'un jour viendra, car la vie le commande, ce jour que j'appréhende, où tu nous quitteras* » alertait Aznavour. Et Reggiani de renchérir : « *Ma fille, mon enfant, je vois venir le temps où tu vas me quitter, pour changer de saison, de maison* ».

Mais qu'avaient-ils tous ces artistes à insister comme cela, comme s'ils voulaient nous avertir de quelque chose ?

C'était parfaitement inutile.

En ce qui me concernait, cela faisait un petit moment que je le voyais arriver ce moment tant redouté.

Et dieu sait que j'aurais tout donné pour être condamné à une peine incompressible de trois années supplémentaires, quelles que soient les conditions du sursis. Trop tard. C'était **le temps du jugement** :

Le 13 avril prochain, en plein printemps, ma fille aura 18 ans.

« *L'âge, pour tout bagage, quand on a des réserves de **printemps**, qu'on jetterait comme des miettes de pain, à des oiseaux sur le chemin* » insistait un autre troubadour, Julien Clerc.

LE TEMPS de L'HISTOIRE

En 1804, le Code civil napoléonien avait pourtant fixé la majorité civile à 21 ans pour les femmes (et 25 ans pour les hommes).

Pourquoi diable un descendant d'Adélaïde de St Germain, fille adultérine du roi Louis XV, s'appropriant au passage le château d'Estaing, devenu président de la République en 1974, fit voter une loi qui abaissa la majorité à l'âge de 18 ans ?

C'était quoi son problème à ce type ? Il en avait marre d'avoir ses enfants dans les pattes et de les voir gambader dans toutes les pièces de son château ?

Sa décision irréversible d'aristocrate capricieux me privait, moi, roturier anxieux de trois années de tutorat légal de ma fille.

Je ne pouvais m'empêcher de ressentir une certaine rancœur envers Louis XV.

Si ce monarque avait été un peu plus fidèle à son aristocrate polonaise, Marie Leszczyńska, accessoirement son épouse et reine de France, tout cela ne serait jamais arrivé.

En effet, sans cette incartade, Adélaïde de St Germain n'aurait pas vu le jour et par voie de conséquence, son descendant non plus, un certain Valérie Giscard d'Estaing.

Et la majorité serait toujours à 21 ans, et moi je les aurais au compteur à l'heure qu'il est, mes trois années de sursis.

Si au moins Louis XV avait eu le courage d'assumer son infidélité à la reine Marie Leszczyńska, s'il l'avait répudié dans la foulée ?

Cela n'aurait certes rien changé à mon problème d'âge légal de la majorité mais au moins l'Histoire y aurait trouvé son compte.

S'il avait eu ce courage, Louis XV n'aurait pas eu plus tard avec elle ce fils, Louis de France, qui bien qu'il n'accédât jamais au trône, fut tout de même le père de trois rois de France : Louis XVI, Louis XVIII, et Charles X.

Et sans l'existence de ces trois rois, le vent de l'histoire aurait soufflé dans une tout autre direction : des milliers de guillotines en moins (Louis XVI) et donc d'arbres en plus pour la planète, pas de successeur de pacotille (Louis XVIII) au grand Napoléon Bonaparte et un mois de juillet 1830 (Charles X) sans Trois Glorieuses, que tout ce petit monde aurait passé dans une ambiance festive.

Finalement cela tient à quoi ?